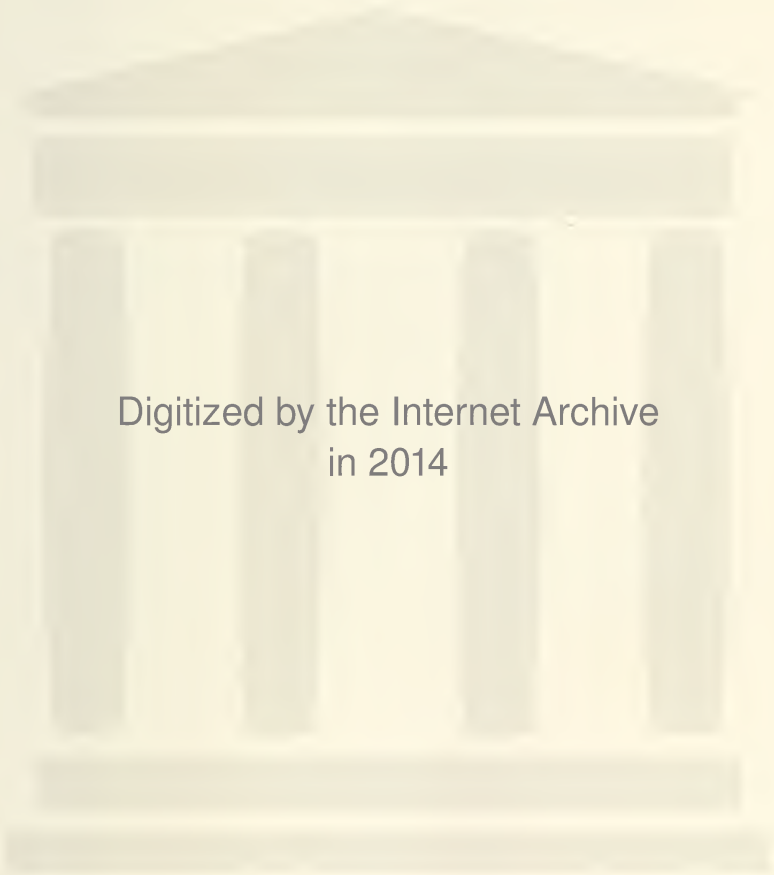
THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS


Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/moissondeviepoem00guay

000155

Jean-Louis GUAY

MOISSON DE VIE

POÈMES

Le berceau donne un monde
à l'enfant qui s'éveille,
La tombe donne un ciel
au juste qui s'endort.
ARNAULT

SAINTE-FOY

Prix $1.00

THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS

000155

Jean-Louis GUAY

MOISSON DE VIE

POÈMES

Le berceau donne un monde
à l'enfant qui s'éveille,
La tombe donne un ciel
au juste qui s'endort.
ARNAULT

SAINTE-FOY

Prix $1.00

9515
4129
M6
spec
coll.

À

MON FRÈRE

PIERRE

Tous droits réservés par Jean-Louis GUAY, 1931.

AU LECTEUR

LECTEUR

Sois un juge clément pour mes vers et moi-même,
Ils sont d'un feu caché le reflet tiède et blême;

Garde-toi bien d'en rire ou de les rejeter,
Ma confiance en toi voudrait plus mériter.

Sache, pour me traiter avec plus d'indulgence,
Que j'ai fait ce recueil sur un lit de souffrance;

Et dans cette retraite où gémit la douleur
Deux voix m'ont captivé : la nature et mon coeur,

Le retour du printemps et ses tièdes haleines
Font naître autour du ber de douces cantilènes;

L'été sous la ramure et dans les prés en fleurs
Mêle à l'hymne des nids la romance des coeurs;

Les feuilles, sur le sol, dans la brise d'automne
Murmurent aux passasts leur plainte monotone;

L'hiver transi de froid sous la bise qui mord
Fait penser au vieillard qui sent venir la mort.

Puis j'ouvris grand mon coeur comme l'on ouvre un livre
Et j'ai glané ces vers qu'aujourd'hui je te livre.

Si je peux réussir dans ce modeste chant
—Où j'effleure la vie, et l'aube et son couchant—

A faire mieux juger du prix de l'existence,
Ces élans trouveront, ici, leur récompense.

MOISSON DE VIE

GERBES VERTES

LA CANDEUR

LE BERCEAU

"Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille."
ARNAULT.

Tu ne sais pas, petit, dans quel immense empire
Le souffle t'a jeté comme un verbe vivant,
Tu ne sais pas non plus pourquoi ton coeur soupire
Ni pourquoi tant de fronts se penchent si souvent.

Du fond de ton berceau, fiévreux dans tes flanelles,
Ton pur regard se borne aux yeux de ta maman;
Son sourire amoureux, ses brillantes prunelles
Sont pour toi le soleil et tout le firmament.

Tel l'oiseau qui, surpris, regarde hors du gîte,
Dressant ta tête blonde au-dessus du berceau,
Devant tout ce qui brille et tout ce qui s'agite
Tes gestes diront mieux l'étonnement nouveau.

Tes pas te conduiront dans la grande nature,
Etre mortel perdu dans cette immensité,
Tu t'en iras, joyeux, courir à l'aventure
Ne goûtant du présent que la sérénité.

Bientôt sonnera l'heure où ton intelligence
S'ouvrant à la clarté des célestes rayons
Découvrira de Dieu la bonté, la puissance,
Et du monde fini les vastes horizons.

Le désir de connaître entrera dans ton âme,
Jusque dans son mystère il la tourmentera;
A la raison le coeur opposera sa flamme,
La lutte commencée, à la mort finira.

Tu connaîtras mieux l'homme en feuilletant l'histoire,
Sa nature, et son rang dans la création;
Tu le verras gravir les dégrés de la gloire,
Porté par son amour et son ambition.

.....

Quand tu seras tiré par d'invisibles chaînes
Vers de troublants sentiers promettant le bonheur,
Tu sentiras parfois que ces courses sont vaines
Et que ton coeur est fait pour un monde meilleur !

LA JEUNE MÈRE

Lorsque je vois courir sur ta bouche vermeille
Comme un secret bonheur qui luit,
Je devine, en pensant au bébé qui sommeille
Que tu souris pour lui !

Quand j'écoute ta voix chanter une romance,
Oublieuse du temps qui fuit,
Je sais, rien qu'en voyant le berceau qui balance
Que tu chantes pour lui !

Quand je te vois agir et t'occuper sans cesse,
Tout le jour et souvent la nuit,
Non je n'ignore pas, connaissant ta tendresse
Que tu peines pour lui !

Quand je te vois pensive et sur le ber courbée,
Longtemps sans haleine et sans bruit,
Je comprends, en voyant une larme tombée
Que tu souffres pour lui !

Quand je vois chaque jour tant d'amour qui t'embrase
Et qui s'épanche sur son fruit,
En t'admirant je dis, sans feinte et sans emphase :
Tu vis et meurs pour lui !

LE PREMIER PAS

Vous, les témoins de cette scène,
Cessez tout bruit, ne parlez pas,
Bien plus, retenez votre haleine
Car bébé fait son premier pas.

Debout sur ses jambes arquées
Il oscille, il tremble de peur;
S'éloignant de quelques coudées
La maman fait le tentateur.

Les pieds partent, les bras s'élèvent,
Sa voix échappe des éclats,
Le coeur serré, l'haleine brève.....
L'enfant a fait son premier pas !

Tu vois, petit, comme il en coûte,
Même quand on est plein d'ardeur
De parcourir tout seul la route
Qui mène au passager bonheur.

Tu vas grandir, et dans la vie
Bien d'autres sentiers s'ouvriront,
Et dans ton âme inassouvie
Des désirs sans nombre naîtront.

Ah ! puisses-tu d'un maître sage
Apprendre à choisir ton chemin !
Car souvent les pas du jeune âge
Présagent ceux du lendemain.

DEUX RAYONS

Quand à-travers une embrasure
Pénètre un rayon de soleil,
Sa lueur dans la chambre obscure
Répand la clarté du réveil.
Chaque objet sort de la pénombre
Et se révèle, tour à tour,
Dans ce mélange d'or et d'ombre
Qui s'harmonise avec le jour.
Puis dans ce ruban de lumière,
Trait impalpable et gracieux,
S'irise la fine poussière
Sur un rythme capricieux.

Il est une autre chambre obscure
Que mure la paroi du front,
L'oeil de chair en est l'ouverture,
L'intelligence, le rayon.
Sa lumière qui se diffuse
Dans chaque case du cerveau
Vient dissiper l'ombre confuse
Et met à jour un plan nouveau.
Dans les recoins, comme attardées,
Se faisant à peine entrevoir,
Surgissent d'un coup les idées :
C'est l'étincelle du savoir !

L'ENFANT EN PRIÈRE

Lorsque du jour naissant les bruits sont revenus,
Que le foyer lui-même a rompu son silence,
Sur le bord de son lit posant ses bras charnus
L'enfant, devant la croix, offre son innocence.

Il murmure des mots, ceux qu'il a retenus
Dans sa courte mémoire et qu'il frappe en cadence;
Des battements légers, rapides, continus
Montent de sa poitrine et vers le ciel s'élancent.

Comme la fleur des champs exhale dans l'azur
Le parfum qui repose en son calice pur,
Ainsi montent vers Dieu ses premières prières;

Car son coeur tout rempli de désirs innocents
Et son âme qui s'ouvre aux célestes lumières
Ont l'attrait des autels d'où s'élève l'encens.

LARMES SUCRÉES

C'est avril ! Le soleil blanchit le firmament,
Et sur les flots gonflés descendent lentement
La neige plus légère et les glaces nacrées;
Au bois, l'érable pleure.....et des larmes sucrées !

L'entaille faite au flanc ne le fait pas mourir
Et son sang qui ruisselle est versé pour nourrir;
Quand il aura donné le plus pur de ses veines
Il sèchera sa plaie aux brûlantes haleines.

Pour transformer la sève en de soyeux fils d'or
L'homme se met à l'oeuvre et redouble d'effort;
Lorsqu'il a fait, le jour, la cueillette abondante
Il attise le feu tard après la brunante.

Et de l'érablière on entend quelquefois
Monter comme d'un choeur l'écho d'humaines voix;
Des groupes viennent, vont, attirés par ces larmes.....
Les érables en pleurs procurent tant de charmes !

.....

Mais au cours de la vie on voit verser des pleurs
Qui germent en secret dans la coupe des coeurs;
Notre âme éprouve alors une tristesse amère.....
Et les plus douloureux sont les pleurs d'une mère.

LA SEMENCE

A mes professeurs.

Quand l'ardeur du soleil a sèché le labour,
Que le temps est venu d'ensemencer la terre,
Le semeur, saluant de l'aube le retour,
Quitte de grand matin la paix de sa chaumière.
C'est alors que l'on voit, inondé de rayons,
Pourvu d'un large sac passé sur son épaule,
Fouler le terrain mol à pas fermes et longs
Le fier semeur dans la majesté de son rôle.
D'un mouvement rythmé son bras lance le grain,
Et chacun de ses pas soulève la poussière;
Il vient et va sans cesse, et sème à pleine main,
Confiant dans son oeuvre, en celui de la terre.

Le vieillard, de son seuil, le contemple en silence
Et suit avec amour son geste plein d'espoir
En qui l'humanité trouve sa subsistance.
Quand il entre au logis, harrassé de fatigue,
Le semeur qui s'endort dans le calme du soir
Rêve aux blondes moissons que la terre prodigue.

.....

A tout âge de l'homme, et dans toute saison,
Dans le coeur de l'enfant, dans l'âme fraîche éclose,
Chaque mot que l'on dit, un acte que l'on pose
Est comme un grain qui tombe et porte sa moisson.

BONHEUR D'ENFANT

Sait-il qu'il vit, l'enfant, que la maman réveille
A l'heure où le travail a repris sa chanson ?
Son regard paresseux, fermé depuis la veille
S'entrouve, et sur son corps passe un léger frisson.

Sait-il qu'il vit, l'enfant, pour qui tout est merveille,
Qui du labeur obscur ne voit que la moisson ?
Un seul amour constant le berce et l'ensoleille
Et son esprit docile ignore le soupçon.

Il ne sait pas qu'il vit puisque son jeune coeur,
Qu'il a conservé pur dans toute sa fraîcheur,
A nul souffle mauvais ne s'est encore ouvert.

Il ne sait pas qu'il vit puisque l'innocente âme
N'a perdu rien encor de sa première flamme;
Il ne sait pas qu'il vit puisqu'il n'a pas souffert !

COMMUNIANTS DE MAI

"Qu'ils soient blancs comme l'Hostie qu'ils attendent."
Raymond Fortin, S.J.

Par des chemins divers, ils vont
Vers la cloche qui les appelle;
Leur âme acclame à l'unisson
L'Hôte-Divin qui vient vers elle.

Dans leur regard et sur leur front
S'épanouit encor plus belle
L'ardente prière qu'ils font
Quand s'offre la manne nouvelle.

C'est dans un mystique baiser
Que Jésus vient de se donner
Au coeur ravi qui le contemple.

Comme ils sont blancs ces lys de mai !
Que l'Homme-Dieu doit les aimer
Puisqu'il daigne en faire son temple !

PLUS TARD, TU COMPRENDRAS....

Toi qui, joyeux, détruis sous la feuillée
Les nids d'oiseaux qui tombent sous tes pas.....
Tu vois s'enfuir la mère désolée
Et tu ne comprends pas.....

Toi qui saisis un papillon de flamme
Sur le gazon où tu prends tes ébats.....
Entre tes doigts il palpite et se pâme
Et tu ne comprends pas.....

Toi qui t'en vas cueillir dans la nature
Une humble fleur qui jette mille éclats.....
Tu vois bientôt sa moite flétrissure
Et tu ne comprends pas.....

Toi qui languis sur les bancs de l'école
Tandis qu'aux jeux tu n'es jamais trop las.....
L'heure te dit : ton temps, sans fruit, s'envole
Et tu ne comprends pas.....

Mais quand tu connaîtras l'amour et son martyre,
Quand l'austère souffrance enchaînera tes pas;
Quand tu verras le vice au morbide sourire
Dérober aux vertus les charmes qu'il n'a pas;
Quand tu sauras le prix du savoir, son empire,
Alors tu comprendras
Pourquoi l'oiseau sans nid se plaint et se désole,
Pourquoi le papillon captif se tord, s'affole,
Pourquoi la fleur cassée aussitôt se flétrit,
Pourquoi l'heure, au travail, rappelle ton esprit.

ENTRE DEUX RIVES

Enfant, il faut quitter
Cette rive paisible,
Ses parfums, sa beauté,
Et sa joie indicible !
Adieu ! l'insouciance
Qui berça ton enfance !

Enfant, il faut quitter
Cette rive paisible.

Comme le marin
Quand la mer est belle,
Joyeux pèlerin
Monte en ta nacelle;
Sur les flots, il vente;
Dans ton bonheur, chante

Comme le marin
Quand la mer est belle.

A la dérive
Ne t'en va pas !
Vers l'autre rive
Bien loin, là-bas,
Sur ton étoile
Guide ta voile !

A la dérive
Ne t'en va pas !

Plus de monts,
Plus de grève;

L'horizon
Sans trève;
L'onde creuse,
Ecumeuse.....

Plus de monts,
Plus de grève !

De la nuit
C'est la brise,
Elle bruit
Et se brise
Sur la voile,
Leste toile;

De la nuit
C'est la brise.

L'espoir renaît
Avec l'aurore;
Le jour paraît,
Le ciel se dore.

Une autre flamme
S'infiltre en l'âme;

L'espoir renaît
Avec l'aurore.

Sous les mêmes bois,
Pleins de doux ramages,
Naîssent d'autres voix
Et d'autres langages;
Des formes humaines
Défilent, sereines,

Sous les mêmes bois,
Pleins de doux ramages.

Quoi ? Tu touches le port
Et ton coeur déjà rêve ?
Il veut prendre l'essor
Et soupire sans trêve ?
D'où vient que cette brise
Le transporte et le grise ?

Tu ne touches qu'au port
Et déjà ton coeur rêve.

GERBES BLONDES

LE RÊVE

L'ÉTÉ REVIENT

L'été revient dans la nature
Avec ses riantes couleurs;
Les bois revêtent leur parure
Et les prés verts s'ornent de fleurs.
Les nuits se parsèment d'étoiles,
Et sur l'onde glissent les voiles
Vers des rivages enchanteurs.

Les oiseaux tour à tour reviennent
Dans les bosquets, sur les rameaux
Chanter leur mélodie ancienne.
Dessous les toits pointus et hauts
S'abritent les nids d'hirondelles;
Et tout n'est que bruissement d'ailes
Dans la brise et les vents plus chauds.

L'été revient dans la nature
Avec ses riantes couleurs;
L'oiseau chante sous la ramure
Et les prés verts s'ornent de fleurs.
C'est la saison joyeuse et douce,
C'est le réveil des nids de mousse,
Et c'est le rêve dans les coeurs.

FLEUR D'AMITIÉ

Il est une fleur sur la terre
Qui n'a ni saisons ni couleurs,
Une fleur qui tient du mystère
Et prend racine dans les coeurs;
Elle est délicate et sensible,
A tous les âges accessible
Et souvent germe dans les pleurs.

L'INCONNU

Au détour d'une route ombragée et sereine
A travers les halliers d'odorante senteur,

L'adolescent croisa dans sa course incertaine
Un autre adolescent venant avec lenteur.

Mais dès qu'il eut passé l'inconnu fort étrange
L'adolescent, surpris, dans son coeur se troubla;

Ce regard surhumain, ce teint, ce profil d'ange,
Des visages connus à nul ne ressembla.

Il s'arrêta soudain, retenu par le doute.
L'étranger cheminait avec même lenteur.....

"Oh ! dis-moi donc, toi qui te trouves sur ma route,
"Es-tu comme nous tous en quête du bonheur ?"

"Je suis le bohémien qui jamais ne mendie
"Qui vit jour après jour et n'a point de soucis;

"Je suis l'hôte constant que toujours l'on convie
"A la place d'honneur dans la paix du logis.

"Dans le jardin du rêve où se tient la jeunesse
"Je suis le papillon butinant sur les coeurs;

"Hélas ! sans le vouloir, quelquefois je les blesse,
"Mon dard est une flèche et fait jaillir des pleurs.

"Et je m'en vais toujours, et par toute la terre,
"Mon nom remplit le monde et je n'ai pas de toit;

"Ma présence à tes yeux est sans cesse un mystère :
"Je suis le messager de la divine loi."

Quand il eut dit ces mots il monta vers la nue
Et devint rayonnant plus que l'astre du jour.

L'adolescent s'écrie et d'une voix émue :
"Ton nom, dis-moi ton nom ?" Un mot s'enflamme:

AMOUR !

JE RÊVE...

Je rêve d'une amie aux prunelles sans voiles
Qui se penchent sur moi comme font les étoiles;
D'une amie au sourire énigmatique et plein
Où l'on croit lire un nom dans le pli qui l'étreint;
D'une amie à l'humeur enjouée et facile,
Fidèle à son amour, à son esprit docile;
D'une amie où l'amour grandit avec le coeur
Comme grandit la tige avec sa fine fleur.

Je rêve d'une amante amoureuse et jolie,
A la taille superbe; élégante et choisie;
D'une amante au regard indécis et rêveur
Où le doute angoissant se meut avec lenteur;
D'une amante à la fois sérieuse et riante
Sensible à la douleur comme à ce qui l'enchante;
D'une amante sincère avec elle, avec moi,
Obéissant tous deux à la commune loi.

Je rêve d'une femme affectueuse et bonne
Qui, dans son foyer cher, à l'ouvrage fredonne;
D'une femme énergique à l'amour maternel
Que l'ardeur de sa foi rend plus fort, éternel;
D'une femme angélique à l'humaine caresse,
Et qui ne me le cède en douceur, en tendresse;
D'une femme que j'aime et dont toute l'ardeur
Ferait de notre hymen un incessant bonheur.

LES VOIX

Un soir, l'adolescent, fatigué de la route,
Avait dressé sa tente en face du couchant;
La dernière lueur dans la nuit sombrait toute
Quand il ferma les yeux, et l'oreille à tout chant.

L'ombre ne parlait plus, que lui dirait l'aurore ?
Il s'était endormi mais son coeur sommeillait;
Des voix au timbre grave, au timbre doux, sonore,
Vinrent charmer son rêve et ravir son secret.

UNE VOIX

Adolescent, je suis le Sacrifice.
Mon dévouement obscur ne veut point d'artifice;
Au salut éternel mon rôle est précieux,
Je moissonne ici-bas, mes greniers sont aux cieux.
Ah ! si ton coeur, un jour, goûtait la solitude
Il craindrait moins alors de fuir la multitude.

—Je serais ton disciple et n'aurais d'autre ardeur....
Mais vois : l'isolement me trouble et me fait peur.—

UNE AUTRE VOIX

Adolescent, Salut ! Je suis la Joie.
A qui veut me trouver je désigne la voie;
Sur son parcours en fleurs je sème les plaisirs
Et des joyeux passants je comble les désirs.
Les heures de mes jours s'écoulent sans tristesse,
La douceur de mes nuits n'est qu'une longue ivresse.

—Honte ! J'ai trop d'amour, trop de foi, trop d'ardeur
Pour choisir une voie où tout passe et tout meurt.—

UNE AUTRE VOIX

Adolescent, Salut ! Je suis la Terre
Qui de l'aube au couchant module ma prière.
Viens, c'est moi qui t'invite avec mes champs, mes bois;
Je suis tout : sacrifice et bonheur à la fois.
C'est moi qui te souris lorsque tu te réveilles,
Qui poursuis ton travail pendant que tu sommeilles.
Je suis ta "grande amie", aime-moi nuit et jour,
Que je sois après Dieu ton plus puissant amour.

Quand il ouvrit les yeux devant l'immense voûte
L'adolescent, plus fort, continua sa route.

BÉNIE SOIT LA VIE

A mes confrères

En face de deux grands chemins
Où m'a conduit la vie en sa course montante,
Jeune homme au coeur ardent, à l'âme militante,
Assoiffé d'idéal, enviant les mondains,
J'écoute les appels; et mon âme attentive
A se rendre est tardive.
Suivre la voie où le coeur tous les jours
Pour son Maître s'immole ?
Donner sa flamme aux humaines amours ?
Le choix me trouble et mon coeur se désole.

Toi, Seigneur, tu vins mettre fin
A cette lutte ardente engagée en mon âme;
Tu voulus en ma chair renouveler le drame
Languissant et obscur de ton calvaire saint,
Tu me donnas ta croix; et la sainte souffrance
Remplit tout mon silence.
Je compris mieux, peut-être avec lenteur,
Quel fécond sacerdoce
Je remplirais sur mon lit de douleur
Où me cloua ma vieillesse précoce.

O toi, clef de tous les trésors,
Santé, qu'aurais-je fait armé de ta puissance ?
Un moine, ami du cloître et de la pénitence ?
Un orgueilleux déchu, rongé par le remords ?
Un sceptique haineux; un navire en détresse
Sur les flots de l'ivresse ?
Mais à quoi donc aurais-je dépensé
Ma bouillante jeunesse ?
A servir Dieu, parfois à l'offenser ?
A flatter l'homme, à prôner sa sagesse ?

Chaque jour je bénis ma croix.
J'appris à me connaître au sein de la souffrance;
Là mon coeur se ranime et s'ouvre à l'espérance,
Il saurait mieux T'entendre et répondre à Ta voix.

La douleur, la prière et son divin dictame
Ont façonné mon âme.
Jusqu'à ce jour l'épreuve fut mon lot,
Pourtant j'aime la vie,
Je l'aimerai toujours, jusqu'au tombeau :
Mon sort m'est doux si nul ne me l'envie.

Ah ! Dieu ! que je désirerais
Sous ton souffle divin guidant ma main débile,
Prendre une harpe d'or, sur ma couche, immobile,
Pour te chanter, ô Vie, et chanter tes bienfaits;
Proclamer ta valeur, exalter ton mystère
Qui remplit cette terre;
Chanter ta joie ainsi que ta douleur
En son amer calice,
Bénir ton nom et venger ton honneur.....
S'il se trouvait des coeurs qui te maudissent.

RÊVES ET FUMÉE

A Mlle Elyane Paquin

Dans une étroite cheminée,
Eteinte aux temps chauds de l'année,
Deux *ramoneurs* vinrent un jour
Reconstruire leur nid d'amour.
Et des semaines, sans relâche,
On les vit tous deux à la tâche,
Voltiger de leur gîte au sol,
Monter et suspendre leur vol,
L'oeil furtif et l'allure fière,
Le bec plein de mousse légère.
Le nid fut bâti. Nul gamin
Ne pouvait y porter la main;
Pas même le vent ou l'orage
N'y pouvait exercer sa rage.
Echappant à tous les courroux
Il était paisible et bien doux.

Mais, un soir, cruel fut le drame
Quand s'éveilla soudain la flamme.
Ils s'échappèrent, affolés
En poussant des cris désolés.
L'été, pour eux, n'eut plus d'ivresse.....
Ses chants augmentaient leur tristesse.
Plus d'oeufs, plus de nid, plus d'amour !
Affreuse nuit, mortel séjour !

.....

Qui n'a pas cherché sous les cendres
Les restes de ses rêves tendres ?
Que de ruines fument encor
Aussi mortelles que la mort
Au fond des coeurs où la tendresse
A connu sa nuit de détresse !
On rêve de s'aimer à deux,
On est ardent, on est heureux;
On construit avec assurance
Dans le mystère et le silence
L'asile qui devra toujours
Abriter nos jeunes amours.

Un jour, avec ou sans présage
La mort frappe sur son passage,
Prend, sans jamais le redonner
Le coeur à l'autre destiné.
Demeuré triste et solitaire,
Déçu dans son espoir sur terre,
L'infortuné dans son malheur
N'aspire plus qu'au vrai bonheur.

.....

Les *ramoneurs,* pleins d'espérance,
A chaque printemps recommencent.....
Les nids couvent d'autres amours;
Mais les coeurs, hélas !.....pas toujours !

NUAGES ET DÉSIRS

Où donc allez-vous ? Vers quel rêve,
Nuages, êtes-vous poussés
Sur cette mer du ciel sans grève,
Comme des esquifs délaissés ?

Vagabonds aux étranges formes,
De tons et d'allure divers,
Vos profils sont parfois énormes
Mais vous glissez, géants des airs.

Dans un ciel pur l'aube se lève,
Les vagabonds d'hier ont fui.....
Mais ces passants errent sans trève,
Un vient et passe, un autre suit.

*
* *

Ainsi passent nos vains désirs
Comme des nuages sans nombre;
Ils font nos peines, nos plaisirs,
Puis s'éteignent dans l'oubli sombre.

Et c'est alors qu'on voudrait voir
Règner au ciel de sa pensée
Le calme et l'azur d'un beau soir
Où toute crainte est effacée.

Mais l'être humain est ainsi fait
Que son coeur désire sans cesse,
Que son esprit aspire au vrai
Tant qu'il n'a pas vu la Sagesse.

DEUX MONDES

A Mlle MARGUERITE BAKER

L'UNIVERS

Dans le vaste univers qui dévoile sans cesse
Ses immenses trésors de beauté, de grandeur,
J'adore et je bénis la divine Sagesse
Qui, dans ces mille traits, réflète sa splendeur.

Tout est en mouvement au ciel et sur la terre,
Tout s'harmonise et tout tend vers sa propre fin;
Des astres nous suivons la marche régulière,
La loi qui les régit ressort du plan divin.

Le soleil est le roi de cet immense empire,
Il répand sa lumière, il répand sa chaleur;
Il maintient dans leur cours les mondes qu'il attire
Et soumet sa puissance à l'Etre Créateur.

La terre qui nous porte et qui fuit dans l'espace,
Comme l'astre des nuits, emprunte sa clarté;
Les saisons tour à tour apparaissent et passent,
Avec elles la vie, et la fécondité.

*
* *

Tout ce qui vit et sent, Seigneur, dans la nature
S'unit dans un concert pour chanter ta grandeur;
Immortelle tu fis l'humaine créature
Pour t'adorer un jour dans toute ta splendeur !

LE COEUR

Le coeur est tout un monde où le puissant amour
Déverse sa chaleur et ses flots de lumière;
Sa présence ensoleille et fait aimer le jour,
Elle apporte à la fois le rêve et le mystère.

Dans la douceur des nuits où naissent les soupirs
D'innombrables espoirs s'allument et s'enflamment;
Avec eux, chaque jour, s'accroissent les désirs
Qui, nombreux et fréquents, viennent tourmenter l'âme.

Au pays des pensers comme des sentiments,
Tel dans l'antique Eden aux brises embaumées,
Il règne une saison : c'est l'immortel printemps
Riche de fruits vermeils et de fleurs parfumées.

*
* *

Deux mondes bien distincts chantent le Créateur,
Et leur voix, ici-bas, hautement le proclament:
L'Univers dans son cours limite sa grandeur,
Mais l'Astre de l'Amour se mesure à sa flamme.

TOUJOURS

"Toujours !" m'avais-tu dit, en étendant la main
Vers les flots argentés débordants de leur source,
"Avant que mon amour soit pour un autre humain
"Ces flots, nos seuls témoins, auront cessé leur course."

Et pendant que l'écho répondait à ta voix,
D'un geste résolu ta main pressa la mienne;
Pour sceller ta promesse et confirmer ton choix,
Sur ma bouche longtemps tu reposas la tienne.

Bien d'autres soirs depuis ont redit ton serment,
Mais ils ne l'ont redit que pour tromper ma peine;
Si j'avais su douter de ta flamme un moment
Je n'aurais pas connu ces sentiments de haine

Qui torturent mon coeur dans son amour blessé.
"Toujours !" Vaine promesse, et d'une âme assoiffée
De ces pleurs douloureux qu'elle m'a fait verser :
Va ! Tu n'es plus pour moi qu'une méchante fée !

Sur la rive où je suis, où je viens tous les jours
Affolé sous le poids du chagrin qui m'oppresse,
Je regarde les eaux : les flots coulent toujours
De plus en plus gonflés.....tandis que ta promesse !

L'AMOUR REPASSE

La Douleur gémissait comme une épouse en deuil
Au soir de la triste journée;
La nuit venait de fuir et n'avait pas clos l'oeil
De la pauvrette infortunée.

L'Amour, ce matin-là, cueillit chemin faisant
Une Immortelle fraîche éclose;
Attiré par la plainte, il s'arrête un instant
Devant la porte demi-close.

Il fixa la Douleur qui soupirait en vain,
Dans son infortune accablée;
Mais lorsque l'indiscret se présenta soudain,
Elle devint pâle et troublée.

LE MEDECIN

Rassure-toi, Madame, et calme ton émoi,
Je suis le Médecin qui passe.....
Le soupir de ton coeur s'est rendu jusqu'à moi
Avec la brise dans l'espace.

LA DOULEUR

Sois donc le bienvenu, généreux étranger,
Toi dont la présence m'enchante;
Mais dis-moi, beau jeune homme, es-tu le messager
De la tristesse qui me hante ?

LE MEDECIN

Ta douleur, je le vois, a troublé ton regard.....
Tu ne peux donc me reconnaître ?
Sais-tu que par ma flèche échappée au hasard
L'amour dans ton coeur devait naître ?

LA DOULEUR

C'est par toi, cher Amour, que s'infiltrait un soir
Cette flamme mystérieuse
En mon coeur solitaire, et sans trop le savoir
J'étais devenue amoureuse.....

LE MEDECIN

Tu ne te trompes pas. Ce lointain souvenir
Qui fut cause de ta souffrance
Devra, comme une fleur, germer, croître et fleurir
Si tu conserves l'espérance.

LA DOULEUR

Apprenez en ce jour que mon fragile coeur
Pleure une peine encor vivace,
Et qu'un ébranlement ferait périr sa fleur
Et d'amour, alors, plus de trace.

LE MEDECIN

Cette fleur, belle dame, a manqué de soleil
Un matin qu'elle allait éclore;
Son teint rouge éclatant est devenu vermeil
Et chaque jour se décolore.

LA DOULEUR

Hélas ! elle a connu ce souffle vivifiant
Qui fait s'épanouir la rose;
Mais il s'est retiré, le fleuriste charmant.....
Je n'en ai jamais su la cause.

LE MEDECIN

J'admire ta noblesse et je bénis la loi
Qui t'a faite si grande et belle;
Mon bonheur le plus cher est de trouver en toi
L'amante à son amant fidèle.

Et pour orner ton coeur jusqu'au suprême jour
Je viens t'offrir cette Immortelle
Que tu verras périr.....mais tandis que l'amour
Est la seule fleur éternelle.

L'ANNEAU

—

Qu'il soit d'or ou d'argent l'anneau reste un symbole
Qui garde une promesse en son contour étroit;
Le river à jamais n'est pas chose frivole
Pour celui qui le donne et pour qui le reçoit.

Il rappelle aux amants la vivante parole
Qui remua leur âme et fit naître l'émoi;
Hélas ! dans l'inconstance, il en est qui le violent
Avec lui, les serments de l'amour et sa loi.

Je porte dans mon coeur une bague jolie
Aux chatons ajourés, d'émeraude sertie
Qui jette dans le soir un reflet pur et cher.

Depuis que ses éclats ont percé ma prunelle
Bien des yeux l'ont fixée en son écrin de chair;
Mais ses feux les plus beaux ne brillent que pour *elle*.

LA BRUME

Quand la nuit descend sur la terre
Et qu'avec elle la fraîcheur
S'étend sur la campagne entière,
De l'onde monte la vapeur
Qui dans l'espace se condense.
La nature vient s'éclipser
Derrière la toile très dense,
Et chaque objet est effacé
Par la main blanche de la brume.
Au lever du jour, le soleil
Sèche l'humidité qui fume.....
Et le décor a son réveil.

Quand sur mon coeur plein de tendresse
S'étend l'ombre de la froideur
Je goûte l'amère tristesse
A la coupe de la douleur.
Je sens que la mélancolie
S'empare de mon âme en peine,
Je veux chasser cette folie
Et toute mon ardeur est vaine.
Mais quand un coeur sur moi se penche
Ses doux rayons sèchent mes pleurs.....
L'astre du jour a sa revanche,
L'amour fait revivre les coeurs.

LA FIANCÉE

Chaque soir je te vois assise à ta fenêtre
Ouvrant sur le sentier par où passe l'amant;
Tu m'apparais rêveuse, et je crois reconnaître
Dans le bleu qui t'encadre un coin du firmament.

Tu l'attends..... Il paraît ! Ton âme se révèle,
Et ton coeur secoué presse ses battements;
Ta lèvre épanouïe et ta vive prunelle
Mêlent leurs feux d'amour à ceux des diamants.

L'amoureux qui t'adore occupe ta jeunesse,
Et ton rêve mouvant dans un mouvant miroir;
L'anneau que ton doigt porte est l'or de sa promesse,
La chaîne de ta vie et ton plus doux espoir.

Et pendant que ton coeur comme l'âtre s'enflamme,
Dans l'ombre je m'éloigne et dis, parlant de toi :
Elle était fille hier, demain la verra femme.....
Et si proche est ce jour qu'il me donne l'émoi.

GERBES DORÉES

LA PLÉNITUDE

L'HYMÉNÉE

L'Eglise, ce matin, vient de mêler nos coeurs
Comme un glaneur confond deux gerbes en présence,
Et le prêtre a béni notre anneau d'alliance,
Confirmé notre amour fait pour tous les bonheurs.

A l'écart de la foule et loin de ses clameurs
Nous avons fui le jour et cherché le silence
Afin de vivre seuls notre bonheur intense
Dans la paix de la nuit aux sereines douceurs.

Et nous avons franchi le seuil d'un autre temple
Où l'Amour de son trône en nos yeux se contemple;
Comme deux pèlerins nous vînmes nous asseoir.

Pendant que l'Angélus taisait sa voix sonore
Et que sur les monts gris agonisait le soir,
Dans nos coeurs s'allumaient les feux d'une autre aurore.

SON FOYER

—

Avoir un coin de terre où croissent les érables
Près du clocher natal, fier garant de la foi;

Bâtir avec ardeur sur des pierres durables
Le château de son rêve, en devenir le roi;

Languir, se sentir seul quand vient l'heure sereine
Qui ramène le calme avec la fin du jour;

Mais un matin joyeux introduire la reine
Qui devra désormais partager son amour;

Mettre tout son bonheur dans le plaisir de vivre
Pour celle que l'on aime avec des gestes fous;

Dès son réveil sourire avec une joie ivre
A sa compagne chère au regard ferme et doux;

Offrir son coeur à Dieu devant sa sainte image,
Psalmodiant sa foi dans un hymne divin;

Poursuivre son travail sans y trouver d'entrave
Tant est puissant le coeur qu'un grand amour étreint;

Pour trouver le repos, regagner sa demeure
Où du seuil une voix vient hâter le retour;

Retrouver en entrant, et quelle que soit l'heure,
Une femme qui chante et sourit tour à tour;

Faire un accueil affable aux parents qu'on invite,
Rendre honneur pour honneur, amour pour charité;

Ne maudire jamais la main qui sollicite
Au nom de Dieu l'aumône ou l'hospitalité;

Sous le regard divin vivre sa vie humaine
Suivant le même cours l'un sur l'autre appuyé;

Poursuivre même but dans un même domaine,
C'est toucher le bonheur, c'est avoir son foyer.

LES CLOCHES CHANTENT

Chantez, cloches, chantez ! Egrenez dans l'azur
Vos notes, vos accords que chaque coup martelle;
Que vos échos joyeux remplissent le ciel pur,
Qu'ils annoncent au loin la naissance nouvelle.

Sonnez ! La jeune mère écoute vos accents,
Elle unit à leur voix le chant de sa prière;
Elle sent dans son coeur des flots d'amour naissants
Pour l'ange que le ciel vient prêter à la terre.

Cloches, carillonnez ! Chaque son qui s'éteint
Ramène, à son berceau, l'objet de ses tendresses.....
Elle le voit, le prend, le presse sur son sein,
Le couvre de baisers et de chaudes caresses.

Chantez, cloches, chantez ! Egrenez dans l'azur
Vos notes, vos accords que chaque coup martelle;
Que vos échos joyeux remplissent le ciel pur,
Qu'ils annoncent au loin la naissance nouvelle.

ACROSTICHES

PAPA

P apa ! Quel sentiment en son coeur vient de naître !
A ucun nom n'est plus digne, aucun nom n'est plus cher
P our celui dont l'amour le fait se reconnaître
A ux traits de son enfant, image de sa chair.

MAMAN

M aman ! Quelle auréole étincelante et pure
A u front d'une humble mère où s'empreint la douceur;
M ieux que les autres dons celui de la nature
A ugmente sa fierté, fait plus noble son coeur;
N on, jamais elle n'eut de plus riche parure.

D'AUTRES SOUCIS

Quand le soir a mis trève aux travaux de la terre,
Que les oiseaux des champs ont cessé leur prière,
On voit l'homme et la femme, approchés près du seuil,
Revivre leur passé comme on lit un recueil.
Chaque page qui tourne évoque en leur mémoire
L'écho d'un souvenir, une lueur de gloire,
Un rêve inachevé, des timides aveux,
L'ivresse d'un retour, la plainte des adieux;
Ils s'arrêtent longtemps sur les pages sereines
Exhalant un parfum de fleurs déjà lointaines,
Portent un oeil distrait sans arrêter leur coeur
Sur celles où le deuil peut troubler leur bonheur.

Puis le livre s'achève, avec lui la romance
Et pour les deux héros la mission commence :
Mission du devoir, labeur de chaque jour
Que la foi recommande et qu'inspire l'amour.
Ils étaient deux hier.....

Aujourd'hui dans ses langes
Un jeune enfant respire et sourit à ses anges;
Sa présence au berceau rappelle le serment
Des époux que l'Eglise unit divinement.
Mystère de l'amour, ô divine merveille,
Pour conserver ton fruit tous leurs instincts s'éveillent;
L'enfant qui vient de naître est un prince héritier
Qui grandit sous leurs yeux sans rivale amitié.
C'est pour lui que le père agrandira sa tâche,
Qu'il gagnera le pain sans faiblir, sans relâche;
Si déjà les soucis rident son large front,
Son coeur restera jeune, et son regard profond.
C'est pour lui que la mère oubliera toute peine
Pour prodiguer les soins dont sa tendresse est pleine,
Abrègera ses nuits, peinera tout le jour,
Donnant toute sa vie à son oeuvre d'amour.

FÉCONDITÉ

Suis-moi sur la colline où l'horizon recule
Grandissant à nos yeux la campagne au repos,
Viens contempler les champs, les bois et les troupeaux
Avant que soient trop bas les feux du crépuscule.

Quelque part et si loin que le regard se porte
Le foin a repoussé dans les prés rajeunis;
L'avoine et le maïs dressent leurs blonds épis,
Et les grands blés dorés sont lourds du pain qu'ils portent.

La forêt étalant sa chevelure sombre
Cache bien des trésors dans son sein plantureux;
Les vergers sont chargés de leurs fruits savoureux,
Et les jardins enclos ont des teintes sans nombre.

Les vaches en paissant remontent le pacage,
Les moutons sont couchés sous un large sapin,
Les chevaux hument l'air, et sur le grand chemin
L'étranger, attentif, les regarde au passage.

Des toits pointus s'échappe un reste de fumée;
Les enfants par leurs cris troublent la paix du soir;
Sur le perron de bois la maman vient s'asseoir
Et le paysan chante avec sa bien-aimée.

*
* *

N'est-ce pas là l'image à la fois grande et belle
Du bonheur calme et pur et de la liberté ?
Est-il une richesse, est-il une beauté
Plus utile à l'amour qui veut être fidèle ?

Comme un ruisseau limpide encor près de sa source,
Dans ses veines porter un flot pur, abondant
Qui redonne l'ardeur et s'en va, débordant,
Monte et se renouvelle en poursuivant sa course;

Sentir battre son coeur quand le rêve l'enchante,
Pouvoir ainsi choisir et suivre son chemin;
Etre docile et prêt à secourir la main
Qui supplie; être bon quand la vie est méchante;

Entendre chaque soir dans son âme qui vibre
Le refrain grave et doux du devoir accompli;
Voir sa terre féconde et son coeur ennobli
Par la loi du travail.....c'est être riche et libre !

*
* *

Ami, cette richesse est ton heureux partage;
Par le gain qu'elle t'offre elle assure tes jours,
L'épouse trouve en elle un précieux secours,
Les filles et les fils une part d'héritage.

La paix du soir descend sur les voiles de l'ombre
Et sème le mystère et le rêve à la fois;
La nuit donne l'éveil à de nouvelles voix,
Au ciel vont s'incruster des diamants sans nombre.....

LE DIVIN GLANEUR

A M. l'abbé Eugène Carrier, V.F.,
Curé de Notre-Dame de Lévis.

Si vous jetez les yeux sur l'ample moisson blanche
Des âmes du Seigneur,
Vous pourrez voir sans peine une ombre qui se penche :
C'est le divin glaneur.

Dès que l'aube paraît, que la nuit devient grise,
Il est là dans son champ;
Il glane tout le jour et retourne à l'Eglise
Quand se meurt le couchant.

Il écoute l'aveu des misères humaines
Et se fait paternel;
Le pouvoir qu'il détient rompt des âmes les chaînes
Et leur ouvre le ciel.

Le froment sur l'autel se change en chair divine
Entre ses doigts tremblants;
Il présente au Très-Haut le calice, et s'incline
Devant les flots sanglants.

Puis on le voit gagner la chaumière rustique
Où frappe le malheur
Porter au moribond le Jésus Viatique
Qu'il serre sur son coeur.

Lorsque de nouveaux yeux s'ouvrent à la lumière
Il est près du berceau,
Du royaume de paix il fait l'âme héritière
Par la vertu de l'eau.

Et, jeune par le coeur, entouré de l'enfance
Tel le Pasteur jadis,
Il cultive avec soin ces coeurs pleins d'innocence
Comme un jardin de lys.

Tantôt vêtu de blanc il répond au sourire
Des époux qu'il bénit,
Pendant qu'un coeur joyeux chante au son de la lyre
Ceux que l'amour unit.

Tantôt vêtu de noir, il sèchera les larmes
D'un jeune époux en deuil;
Ses paroles de paix calmeront ses alarmes
En face du cercueil.

Savant autant que sage, aux âmes que le doute
Egare du chemin,
Il enseigne le vrai, met l'erreur en déroute
Par l'Evangile saint.

Du vieillard qui s'éteint comme sèche le chêne
Sans vigueur, épuisé,
Il rompt avec douceur les liens qui l'enchaînent
A son bonheur passé.

Et le divin glaneur glane, glane sans cesse
Mû par l'amour divin;
Tout soir qui s'achève est un moment qui le presse
Vers l'éternel matin.

STANCES A LA SOUFFRANCE

A M. Antoine Michaud

"L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
"Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert."

A. de Musset.

Atteint au coeur de mes années
Par le glaive angoissant de l'humaine douleur,
Victime involontaire en proie à la langueur
D'une existence vaine où sombrent les journées,
Je regarde le ciel, et mon oeil égaré
Se remet à pleurer.
Ma croix est lourde et ma peine indicible !
Dieu ! Dieu ! quel rude coup
Tu portes là d'un bras fort, invincible
A ton enfant qui, lui, t'aime beaucoup !

Je reconnais mon impuissance
A surmonter l'épreuve où ta loi m'a soumis;
Mon coeur et ses désirs pour un temps endormis
Elèvent leurs sanglots du fond du gouffre immense
Dans la profonde nuit où tu les as plongés
Comme des naufragés.
Sur cette mer d'aspect lugubre et grave
Je scrute terre et cieux :
Aucun secours, non, pas même une épave
Pour me sauver n'apparaît à mes yeux.

Va mon âme ! Dans la tourmente
Etourdis ta raison, dédaigne ta douleur,
Tout ce qui dans son cours augmente ton malheur;
Laisse-toi balloter sur la vague méchante,
Qu'importent les sanglots si le ciel reste sourd
Aux soupirs de l'amour.
Le vide affreux dont les heures sont pleines
Est l'abîme de tout;
Comme un torrent vont s'engloutir tes peines,
En espérer quelque retour est fou !

.....

O Dieu ! Qu'ai-je dit ? Je délire !
Ai-je péché jusqu'à blasphèmer votre nom ?
Pourrai-je près de vous obtenir mon pardon ?

Le sombre désespoir a-t-il si grand empire
Sur mon être affaibli qu'il lui fasse oublier
Ta divine amitié ?
Courbe ton front, fier orgueuil misérable,
Ton Maître est devant toi;
Sois confondu dans ton erreur coupable
D'avoir bravé ton Dieu, ton divin Roi.

J'avais compté sans la souffrance
Pour dissiper ma vie en ce monde fiévreux;
Je me croyais viril, puissant et courageux,
Je regardais souffrir avec indifférence,
Mais votre croix, Seigneur, m'apprit en ces saints lieux
A me connaître mieux.
Puis j'ai gravé votre leçon féconde
Dans ma chair et mes os;
Mortels, devant le Créateur du monde
Nous ployons tous, tels de frêles roseaux.

Oui je regrette ma folie
De t'avoir si longtemps méprisé, méconnu
Dans ton baiser d'amour qui met mon coeur à nu.
Je veux boire avec toi, boire jusqu'à la lie
Le calice sublîme où ton sang rédempteur
Germa dans la douleur.

Je veux surtout dans cette vie austère
Malgré mes membres las,
Monter, monter jusques à ton calvaire
Portant ma croix en marchant sur tes pas.

Hélas ! J'ai méprisé tes gerbes
O divine moisson, alors que mes tourments
Aveuglaient mon esprit dans ces cruels moments;
Car ces jours douloureux sont des trésors superbes
Que ne peuvent valoir dans leurs joyeux refrains
Les vains plaisirs mondains.
Allons mon âme ! Envole-toi plus sage
Vers les divins sommets;
Pour soutenir jusqu'au bout ton courage
Redis tout-bas ces mots: JE ME SOUMETS!

CONSOLATION

A ma soeur Sr ste-Angela
Soeur de la Charité.

Au berceau de la vie humaine,
En ce long exil de malheur,
Une âme accourt toute sereine
Aux premiers cris de la douleur.

Elle se fait de tous la mère,
Oubliant d'eux l'âge et le rang.
Quelquefois sa tâche est amère
Au chevet de l'indifférent.

Mais son coeur ne tient à la terre,
Il aime, et d'un amour divin;
Car souvent devant la misère
On voit s'enfuir l'amour humain.

Lorsque son pur regard de vierge
Surprend une âme qui s'endort,
Tous ses feux vers elle convergent
Pour lui faire entrevoir le port.

Et c'est ainsi que la souffrance
Peut mener l'âme à son bonheur,
Pendant que brille l'espérance
Et que se répent le pécheur.

Infirmière ou religieuse,
Pour soulager l'humanité
Votre âme se fait généreuse
Car votre nom est CHARITE.

LARMES ET GOUTTE D'EAU

Je n'étais alors qu'un bambin
Quand l'attrait de la solitude
Un jour, me transporta soudain
Loin des bruits de la multitude.
J'allai sous un sapin touffu
M'asseoir tout près d'un roc aride,
Où de son flanc abrupt, moussu,
Coulait un filet d'eau limpide.
Au bas du rocher incliné
Comme un toit pointu qui dégoute,
Sur un caillou rude et veiné
L'eau claire tombait goutte à goutte.

Quand, plus tard, je vins à passer,
J'arrêtai pour boire à la source.....
L'eau, goutte à goutte, avait percé
La pierre, et poursuivait sa course.....

Très souvent il en est ainsi
Au cours de cette vie humaine
Pour l'ingrat qui s'est endurci
Et semble insensible à la peine.
Que peuvent sur son coeur d'airain
Les premières larmes qui tombent ?
—Et sans espoir du lendemain
Plus d'un à la tâche succombent.—
Mais elles finissent un jour
Par vaincre cette résistance :
C'est le miracle de l'amour,
Le prix de la persévérance.

SOIRÉE D'AUTOMNE

Le repas a pris fin. C'est l'heure coutumière,
L'heure grave et bénie où la famille entière
Offre au Dieu Créateur l'encens de sa prière.

Le papa vient s'asseoir près du feu de bouleau
Qu'il attise; et le chien, en forme de cerceau
Couché, face à la porte, allonge son museau.

Les garçons, les plus vieux, entretiennent leur père
Du bois franc qui grandit et du sol qui prospère,
Du bonheur, des trésors que prodigue la terre.

Dans la demeure close, à la pâle clarté
De la lampe qui veille, une sérénité
Se répand dans le coeur comme en un soir d'été.

La grande soeur, pensive, en toilette de fête
Attend le bien-aimé pour qui son coeur s'apprête.
L'heure avance : elle espère et parfois s'inquiète.

Au fond de la cuisine, assise, la maman
Prend son tricot de laine et berce par moment
Dans le ber son bébé qui sourit en dormant.

Les bambins, tapageurs, font de la comédie,
D'autres, plus sérieux, à voix-basse étudient;
Le serin seul, en cage, a tu sa mélodie.

Et pendant que la mère ardente à son labeur,
Souriant au présent, est toute à son bonheur,
L'aînée est toute entière au rêve de son coeur.

LES FEUILLES TOMBENT

La forêt pour mourir enjolive sa tête
Des joyaux les plus clairs que l'automne lui prête :
Topaze, onyx, corail, sardoine, ambre, rubis.....
Mosaïque superbe à nos yeux éblouis.

Mais, richesse éphémère et vif éclat de fête,
A son dépouillement elle songe et s'apprête;
Elle fait un linceul de ces lambeaux flétris
Et que le vent chiffonne avec un sourd mépris.

Tombez, feuilles, tombez ! Feuilles de sang vermeil,
Feuilles d'or et de pourpre ou rousses, tombez toutes,
Jonchez de vos débris notre sol et nos routes !

Comme nos jours heureux les bois ont leur sommeil.
La forêt, au printemps, a des feuilles nouvelles.....
Celles de nos bonheurs anciens renaîtront-elles ? ? ?

LES FLOTS

"On regrette la vie avant d'avoir vécu,
"Et le flot qui jamais ne remonte à sa [source
"Ne revoit pas deux fois le doux bord [qu'il a vu".

Lamartine

L'autre soir je suivais, pensif et solitaire,
Le chemin dégarni qui mène à la rivière,
Et lorsque je parvins au bord du lit des flots
Triste, j'allai m'asseoir tout près des grands roseaux.
Là je fixai les yeux sur l'onde qui s'écoule
Comme un ruban d'argent qui sans fin se déroule,
Et je disais tout-bas, le coeur plein de regrets :
Flots qui passez, je ne vous reverrai jamais !

La rivière est un peu l'image de la vie,
Son cours est continu, sa marche est infinie,
Chaque instant qui s'écoule est une onde qui fuit;
Le plaisir dure peu, la douleur nous poursuit;
Et l'on s'en va toujours entraîné dans sa course
Tel le flot, sans jamais remonter à la source;
L'on est à chaque instant par le courant vaincu,
Et la vie est finie et l'on n'a pas vécu !

UNE OMBRE A PASSÉ

—

Sur l'onde
Qui fuit
Profonde,
La nuit
Je rêve
Sans trêve

Sur l'onde
Qui fuit.

Tout sommeille
Dans les bois,
Tout s'éveille
Sous les toits
Les froids naîssent;
Les chants cessent;

Tout sommeille
Dans les bois.

Dans ma nacelle
Couleur des cieux
Et qui chancelle
Sur les flots bleus,
Je m'abandonne
Aux vents d'automne,

Dans ma nacelle
Couleur des cieux.

Dessous la feuillée
Visible à-demi,
Hier à la veillée
Une ombre a frémi;
Est-ce une âme en peine
Qui cherche la mienne ?

Dessous la feuillée
Visible à-demi ?

J'ai peur et je résiste
A l'accent de sa voix;
Sa plainte qui persiste
Se meurt au fond des bois;
Faut-il que j'y réponde ?
Est-elle de ce monde ?

J'ai peur et je résiste
A l'accent de sa voix.

"Réponds, âme errante,
Je veux tout savoir :
Etes-vous souffrante
Sans aucun espoir ?
Venez-vous sur terre
Quérir ma prière ?

Réponds, âme errante,
Je veux tout savoir".

"Je suis une ombre
Des trépassés
Dans la nuit sombre
Des jours passés;
A ta prière
J'ai droit — mon frère !

Je suis une ombre
Des trépassés ! "

Avec crainte
Je me rends
A la plainte
Que j'entends.
L'airain sonne !
Je frissonne !

Avec crainte
Je me rends.

Où l'âme
A fui
La flamme
A lui,
Dans l'ombre
Plus sombre

Où l'âme
A fui.....

AU CIMETIÈRE

Miseremini mei,
Saltem vos amici mei.
Job XIX, 21.

Hier, en cet enclos gardien de vos poussières,
Vos os ont tressailli sous les pas des vivants;
Des yeux, sur vos tombeaux, ont mouillé leurs paupières
Et se sont souvenus de leurs derniers serments.

Aujourd'hui je viens seul interroger vos cendres.
Ont-elles plus de paix sous le bloc de granit
Que sous la croix de bois, aux branches frêles, tendres,
Ou sous le marbre blanc et le bronze terni ?

GESTE PIEUX.

"Passant, dit une voix, la croix, qu'un lierre enlace,
"Sur ma fosse placée, est sans art, sans éclat;
"Sous l'usure des ans mon nom trop tôt s'efface
"Mais dans le coeur des miens toujours il fleurira.

"Sitôt que le printemps a rajeuni la terre
"Sur ma tombe, à genoux, on vient semer des fleurs;
"Mon âme a pris son vol vers l'éternelle sphère
"Et sur mes restes froids on verse encor des pleurs."

GESTE FROID.

"Etranger, que me vaut cette stoïque gloire
"D'avoir sur mon cercueil ce marbre blanc sculpté,
"Si de mon souvenir on a perdu mémoire,
"Si pour hâter mon ciel on n'a rien mérité ?

"De ce geste onéreux je n'oserais médire,
—La sotte vanité trône jusqu'au tombeau—
"Mais aux parents, du moins à mes amis va dire
"Que leur oubli m'écrase autant que ce fardeau."

EADEM LEX

Loi, tu m'as dit un jour : Quitte ce toit béni,
Ce toit qui t'a vu naître,
Le temps de la tutelle est maintenant fini;
Consacre alors ton être
A fonder ton foyer, comme l'oiseau, son nid.

Je me rappelle alors la vague inquiétude
Envahissant mon coeur
Un certain soir d'été plus noir que d'habitude;
Rompre avec un bonheur
Qui m'avait tant charmé dans cette solitude !

Mais quand, vivant miroir, j'entrevis l'avenir
Dans un regard de femme,
Dans mon coeur, à l'instant, je désirai partir,
J'obéis à sa flamme;
Nul attrait ne me put au foyer retenir.

J'étais l'aîné. Ce fut pour la chaumière aimée
Le prélude angoissant
D'envols joyeux et fols sous une autre ramée;
Ce jour, péniblement
La porte s'est ouverte et ne s'est plus fermée.

.....

C'est cette même loi qui vient ouvrir ma porte
Et contraindre mon coeur
A *les* laisser partir, et joyeux de la sorte;
Mais ma sourde douleur
A chacun d'eux dira les regrets qu'il emporte.

Tous mes plus chers liens, hélas ! vont se briser
Comme une faible chaîne.
Quand un anneau vivant vient à se détacher
Si profonde est ma peine
Que mon coeur et mes yeux ne savent plus pleurer.

IL NEIGE

Sur la terre endormie il neige des étoiles
Qui se croisent de près,
Tissent de fines toiles.
Tout est blanc au dehors : l'hiver a ses attraits,
Mais derrière ses voiles
Se cachent maints regrets.

Il neige sur les monts, il neige dans la plaine,
Au-dessus des grands bois
Sans soupir, sans haleine.

Il neige sur la route, il neige sur les toits;
Comme en flocons de laine
La neige choit parfois.

Il neige, et les flocons frôlent les boucles blondes;
Les bambins avec cris
Dansent leurs vieilles rondes.
Il neige des fils blancs parmi les cheveux gris.....
De visions profondes
Les vieillards sont épris.

Il neige dans les nids où la mousse frissonne;
L'oiseau frileux a fui
Avec le vent d'automne.
Il neige dans les coeurs d'où l'amour s'est enfui.....
Nul espoir ne rayonne
En leur lugubre nuit.

Il neige du bonheur au sein des maisons closes,
Où le froid, les hivers
Sont de futiles choses.
Il neige des soucis et des regrets amers.....
Les heures sont moroses
Dans les foyers déserts.

RECUEILLEMENT

Lorsque l'homme parvient au sommet de sa vie
Et que sa tâche ardue est près de s'achever,
Son oeil encor puissant jette un regard d'envie
Vers les sentiers en fleurs où son coeur vint rêver.

Et bien que ses enfants au repos le convient,
Il entrevoit son rêve encore inachevé;
Son coeur est débordant, son âme inassouvie,
Et son amour du sol le pousse à travailler.

Pensif, près de l'épouse, aux cheveux qui grisonnent,
Qui fredonne, en filant, son refrain monotone,
Il voit venir l'hiver et ses mortels frimas.

L'enfance insouciante ignore le grand âge,
Ce qu'il cache d'amer, ce qu'il ressent de las;
Mais elle en connaîtra dès demain l'esclavage.

GERBES BLANCHES

LE DÉCLIN

L'INÉVITABLE

Déplorer en silence au sein de son foyer
Son bonheur qui s'achève et l'amour qui s'envole;

Se sentir impuissant à vouloir empêcher
Ce qui blesse le coeur et ce qui le désole;

Revivre sa jeunesse aux chants du renouveau,
Mais devenir songeur au murmure de l'onde;

Voir se lever l'aurore et poindre son flambeau
Quand pour soi l'horizon baisse en la nuit profonde;

Comme un arbre géant qui se sent envahir
Par toute une forêt, rejetons de sa race,

Se voir ainsi pressé, de même voir grandir
Des générations qui, tôt, prendront sa place;

Sur son corps dénudé laisser neiger l'hiver,
Et ne plus aspirer qu'au printemps véritable;

Enfin, heurter du pied son cercueil entr'ouvert.....
C'est vieillir, c'est frapper l'écueil inévitable.

GAIS BÛCHERONS

La hache sur l'épaule et d'un pas militaire,
Robustes et gaillards s'en vont les bûcherons
Troubler dans son repos la forêt solitaire;
Et, fidèle, l'écho répète leurs chansons.

Ils attaquent le pied d'un vieil érable austère,
Où s'abritait un nid depuis maintes saisons;
Le taillant lève et part comme un trait de lumière,
Et sur la neige on voit bondir les copeaux blonds.

Comme un géant vaincu que sa force abandonne
Le vieil érable tremble à chaque coup porté,
Et tombe avec fracas sur le sol qui résonne.

Quand l'ardeur du soleil verdira chaque pousse,
Les oiseaux chercheront en vain leur nid de mousse.....
On les ouïra gémir où *vous* avez chanté.

ÉNIGME

Par un soir de décembre au ciel parsemé d'or,
Où la bise était rude et soufflait sans rafale,
La neige étincelait comme une mer d'opale
Et la lune discrète éclairait ce décor.

Là je fixai longtemps les régions du nord
Où soudain s'échappait une lueur très pâle;
Je suivis dans son cours l'aurore boréale
Qui parfois s'effaçait pour reparaître encor.

Tout-à-coup, ô spectacle, une onde lumineuse
S'avance dans le ciel; sa trace sinueuse
Qui se recourbe en arc se suspend en ce lieu;

Tout près, au bas de l'arc, se posait une étoile.
J'ai pu lire une fois sur cette immense toile
Le signe interrogant d'une énigme de feu.

NUIT DE NOËL

Les anges en quittant les cieux
Ont secoué leurs grandes ailes;
Il choit des hauteurs éternelles
Du blanc duvet fin, gracieux.

Les étoiles montrent leurs feux
A travers le léger nuage;
Le ciel à la terre présage
Celui qui va naître en ces lieux.

Dans les campagnes, les cités,
Des toits ouatés qui s'échelonnent
S'élève une grise colonne;
Les fenêtres ont des clartés.

Les cloches entonnent Noël !
Noël ! Chant de la délivrance !
Noël ! au berceau de L'enfance
Accourez voir l'Emmanuel !

Dans une étable sans lueur,
Sous l'haleine d'un boeuf, d'un âne,
L'humble Vierge au corps diaphane
Met au monde le Dieu Sauveur.

*
* *

O nuit ! tes secrets sont divins.
Le Verbe à la chair s'associe,
L'univers chante le Messie
Avec le choeur des Séraphins.

Le Père, en sa sainte bonté,
Par son Fils vient sauver le monde;
L'Esprit de ses rayons l'inonde :
C'est l'oeuvre de la Trinité.

C'est toute la création,
Et l'être dans sa plénitude;
C'est des âmes la quiétude,
L'aube de la Rédemption.

*
* *

Noël ! Jésus descend la nuit
Sur l'autel du Saint Sacrifice,
Il détruit du mal l'artifice
Et devant Lui satan s'enfuit.

Accourez tous, petits et grands,
Vous que la foi, l'amour appelle;
Allez ! point de haine rebelle,
Il est l'ami des coeurs souffrants.

Les cloches redisent Noël !
Noël ! chant de la délivrance !
Noël ! au berceau de l'enfance
Accourez voir L'Emmanuel !

BATTEMENTS RYTHMES

Quand le dernier coup de minuit
S'évanouit dans le silence,
L'an qui s'achève a déjà fui
Devant l'an nouveau qui s'avance.
L'horloge va le même train,
Infatigable sentinelle;
Rien ne l'émeut dans son refrain,
Car l'uniformité, c'est elle.
Qu'il fasse nuit, qu'il fasse jour,
Sous le ciel clair, sous le ciel sombre,
Dans la paix, le bruit tour à tour,
Toujours l'aiguille tourne et nombre
Chaque instant qui s'en vient passer
Sur son rouage au cours rigide.....
Les vieux cadrans du temps passé
Montrent leur grand regard livide.

Les battements du coeur humain
Ont un rythme qui s'harmonise
Avec la joie ou le chagrin
Qui vite passe ou s'éternise.
Tantôt l'ivresse d'un bonheur
Qu'on goûte après sa longue attente,
Hâte les battements du coeur
Quand l'aiguille semble plus lente;
Tantôt plongé dans la douleur
L'heure lui paraît inactive;
Et quand il sera plein d'ardeur
L'aiguille semblera hâtive.
Ainsi ces vivants battements,
Sous d'autres cieux ou sous le nôtre,
Auront des rythmes différents
Pour deux coeurs voisins l'un de l'autre.

LA BÉNÉDICTION

Sous leur toit les aïeuls, en une longue étreinte,
Accueillent les aînés, fidèles au retour;
De joie et de douceur leur figure est empreinte
Et leur regard ancien les fixe tour à tour.

Accourus à la voix de la coutume sainte
Qui consacre au foyer, de l'an le premier jour,
Ils reviennent, joyeux, chercher dans cette enceinte
La force et la bonté d'un paternel amour.

Et tandis que grand'mère, au front un peu courbé,
Des bras de sa maman enlève le bébé,
Les hôtes, à genoux, légèrement s'inclinent.

Resté debout, l'aïeul, avec un geste grand,
Signe auguste et sacré du prêtre bénissant,
Fait descendre sur eux la clémence divine.

VERBA SACRA

Il est un nom, mes fils, qui dans les coeurs résonne,
Un nom qui nous saisit comme un clairon qui sonne;
Les âges l'ont gravé sur le bronze et l'airain,
L'histoire le conserve en son splendide écrin;
Il est marqué de sang sur l'étoffe flétrie :
C'est le nom immortel, le beau nom de PATRIE !

Pour défendre en son nom leur foi, leur liberté,
Nos pères sur ce sol ont vaillamment lutté;
Ils n'ont pas fait rougir la fierté de leur race,
Mais jaloux de son sang ils ont suivi sa trace;
Nous devons à leurs bras, à leurs nobles exploits
Notre Religion, notre Langue et nos Lois.

Ce qu'on fait nos aïeux illustre notre histoire,
Il importe à nous tous de n'en perdre mémoire;
Le culte du passé n'est pas qu'un souvenir,
Il guide nos desseins dans les jours à venir.
C'est en gardant ses droits, ses moeurs, son caractère
Qu'un peuple se survit et qu'un pays prospère.

La terre a fait de nous ce peuple grand et fort;
Prodigue de ses dons elle soutint l'effort
Des colons et seigneurs venus au Nouveau-Monde;
Elle a nourri leur corps des fruits dont elle abonde;
Elle a gardé leurs moeurs, protégé leur honneur,
Par les trésors qu'elle donne au seul prix du labeur.

.....

Il est un nom, mes fils, qui dans nos coeurs résonne,
Un nom qui nous saisit comme un clairon qui sonne;
Les âges l'ont gravé sur le bronze et l'airain,
L'histoire le conserve en son splendide écrin;
Il est marqué de sang sur l'étoffe flétrie :
C'est le nom immortel, le beau nom de PATRIE !

DANS L'OMBRE

Je vois, sous le vieux toit en pente,
Où mon enfance se passa,
D'autres enfants roses qui chantent
Dans le vieux ber qui me berça.

La jeune femme, une étrangère,
Vaillante et joyeuse à la fois,
Toute à ses soins de ménagère
Mêle à leurs cris sa douce voix.

Tout au fond de la grande salle,
Dans la clarté d'un demi-soir,
Près de l'âtre à la lueur pâle
Un couple vieux s'envient s'asseoir.

C'est le repos dans la nature
Quand vient l'hiver et ses frimas;
C'est la chute de la verdure
Qui flétrit sous ces blancs amas.

Quand il neige au soir de la vie,
Le vieillard se tient à l'écart;
Solitaire il médite, il prie;
L'horizon baisse.....il se fait tard !

SANS RETOUR

La lumière entre à flots
Par la fenêtre ouverte,
Dans les airs attiédis vibrent des chants nouveaux;
Au souffle de la brise
Les yeux, les coeurs se grisent :
Le réveil printanier ne laisse rien d'inerte.

Les prés, dessous la neige,
Commencent à percer.
C'est la saison d'amour et son joyeux cortège.

Les grands bois semblent morts
Dans leurs mornes décors;
Mais dès que vient avril on les voit bourgeonner.

Sous le ciel qui rayonne
Et l'ardeur du soleil,
L'aïeul, sur le sol nu, déambule et fredonne;
Un sang nouveau, qui brûle,
Dans ses veines circule
Et donne à son vieux coeur la fièvre du réveil.

.....

Les saisons tour à tour
Apparaîssent et passent,
Mais dans le cycle humain l'enfance est sans retour;
Pour rajeunir son être
Il lui faudra renaître
Au printemps éternel, et d'éternelle grâce.

SILENCE BLANC

La campagne muette impose son silence;
Le ciel lointain, lointain, est une mer immense
Où les étoiles d'or viennent glisser sans bruit
Dans le sillage blanc de la lune qui luit.
Le long du grand chemin les chaumières reposent
Dans la paix du sommeil qui retient toute chose.
Une seule pourtant semble veiller encor
Là-bas sur le côteau près du grand bois qui dort.
Une faible lueur perce chaque fenêtre
Qui, projetant ses feux, sur la neige fait naître
Des mirages dorés. Des ombres viennent, vont.....
Il semble que partout passe un grave frisson.
La porte s'ouvre.....

Au fond, dans la chambre éclairée,
Où s'éteint lentement l'aïeule vénérée,
La famille, debout, pleure l'adieu touchant,
Tels les mourants échos d'un plaintif et doux chant.

"Enfants, ne pleurez plus ! Voici que sonne l'heure
"Où je dois vous quitter pour une autre demeure.....
"J'ai mis tout mon amour, donné tous mes instants
"A dessiner vos traits et vos charmes naissants.
"C'est au coeur du foyer, dans sa chaude atmosphère,
"Que s'est épanouï tout mon amour de mère,
"Que j'ai vécu pour vous, que pour vous j'ai peiné;
"Je peux mourir en paix, mon oeuvre est terminé.

.....

"Compagnon de ma vie, ô mon Jean, ma tendresse,
"Qui m'as gardé ton coeur jusque dans ma vieillesse,
"Ah ! reçois pour toujours, avant de nous quitter,
"Ce gage que je dois à ta fidélité."

L'aïeul, baissant les yeux, sur sa couche se penche
Et mêle aux cheveux blancs sa chevelure blanche.....

AU COIN DU FOYER

Le vieillard se réfugie dans le passé, n'ayant plus de gîte ailleurs, et il vit dans le rêve entier de ce qui fut, tout comme l'enfant vit tout entier dans le rêve de ce qui sera.

Gustave Droz.

La place du grand-père est au coin du foyer
Où brûle la bûche d'érable;
On apporte, le soir, le fauteuil de noyer
De sa vieillesse inséparable.

A pas tremblants l'aïeul vers l'âtre s'achemine
En s'appuyant sur son bâton;
Sa cohorte le suit, et son chef blanc domine
Les têtes blondes qui s'en vont.

Tout fiévreux, il étend une main grande ouverte
Au-dessus du bûcher ardent;
Et, demeuré tout seul dans la pièce déserte,
Il prend le siège qui l'attend.

Devant le bois qui brûle et la flamme qui danse
Dessus le gril de fer forgé,
Dans le repos du soir et la paix du silence
Le vieillard se prend à songer.

"O lointains souvenirs, échos de mon enfance,
"Qui rallumez le feu de mes vieux jours éteints,
"Apportez à mon âme un rayon d'espérance,
"Et trompez ma douleur par vos joyeux refrains.

"Combien j'étais heureux sans alors le comprendre
"Quand je passais le jour dans les champs et les bois;
"Je n'avais dans le coeur qu'un amour pur et tendre,
"La nature et mon âme avaient la même voix.

"Mais plus tard je connus ces rêves de jeunesse
"Qu'on façonne le jour et qu'on berce la nuit;
"Je goûtai leurs plaisirs, j'en savourai l'ivresse,
"Et longtemps je vécus sans regret, sans ennui.

"O Dieu, tu fus témoin de ces heures sereines
"Où *notre* coeur avait les mêmes battements;
"Je revivrais ma vie, et même avec ses peines
"Si Tu me *la* rendais avec *nos* jeunes ans.

"Après *nous* les enfants sont venus chaque année,
"Pieds-nus, l'un après l'autre, à l'heure du coucher,
"Pendre leur bas au bord de cette cheminée ,
"Et les chercher remplis aussitôt leur lever.

"Les enfants ont grandi, d'autres ont pris la place
"Sous le vieux toit moussu de mes jeunes amours;
"Mais les uns, tous les ans, reviennent et repassent,
"Les autres, moins nombreux, sont partis pour toujours.

"Hélas ! à ma couronne il manquait une épine;
"Pour augmenter encor le poids de ma douleur,
"Ah ! Dieu me *l'*a ravie.....et la pointe divine
"Pénétra sans pitié jusqu'au fond de mon coeur."

Le pauvre vieux, il pleure.....et ses larmes ruissellent
Le long de son visage froid;
Sa main presse sa barbe et ses yeux étincellent
Devant la flamme qui décroît.

Il n'est plus de son temps et le temps le rejette;
La force abandonne son corps;
Il lui semble après tout qu'il gêne, qu'il végète,
Que sa place est parmi les morts.

Affaissé sous le poids de sa douleur secrète
Il sent sa tête s'alourdir;
Ses yeux demeurent clos et sa bouche muette.....
Le vieillard vient de s'endormir.

*
* *

Au dehors c'est la nuit, au-dedans la pénombre,
Le soir finit calme et serein;
Et dans l'obscurité tout s'efface et tout sombre.....
Le feu sous le gril s'est éteint.

LE VIEILLARD

"Le vieillard n'est pas un mortel qui finit..."

MGR. BAUNARD

Noble et grave vieillard, arrête ici ta course;
Ton sang près de tarir est bien loin de sa source;
Il ne réchauffe plus tes membres engourdis,
Si vigoureux pourtant, et si puissants jadis.

Déjà ton front ridé vers la terre s'incline;
Ta voix scande les mots, ta prunelle décline;
Ta blanche tête oscille et rappelle aux passants
La faiblsse de l'âge et la chûte des ans.

Tes jambes forcément à la marche succombent;
Hélas ! ton corps usé faiblit, chancelle et tombe,
Comme l'on voit s'abattre un arbre vieil et long
Sous les coups de la hache au gré du bûcheron.

L'arbre une fois tombé jamais ne se relève,
Toute sa vie est close en cette chute brève;
Mais toi, pâle vieillard, aux yeux rougis de pleurs,
C'est pour renaître un jour que tu souffres et meurs.

SUR LA FOSSE

La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

ARNAULT

Mon fils, ne pleure pas sur cette chose inerte
Que présente à tes yeux ma tombe encore ouverte;
Hâte-toi de couvrir ces restes refroidis,
Nourriture des vers, terribles ennemis.

Quitte ce lieu funèbre où plane la tristesse;
Regarde vers le ciel, le séjour d'allégresse
Qui s'ouvre pour mon âme et l'invite à bénir
Le Dieu qu'elle a servi sans jamais en rougir.

Ton coeur, dans son exil, vers ce bonheur doit tendre;
Et si parfois le ciel ne semble pas t'entendre,
C'est pour mieux éprouver ton amour et ta foi :
Aime, crois; mais espère en la divine loi.

Retourne à la chaumière, enfant de ma tendresse,
Et pour vivre plus tard l'éternelle jeunesse
Garde ton âme à Dieu dans toute sa beauté :
Aujourd'hui c'est le temps; demain, l'éternité !

Fin
D.
J.W

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Dédidace 9
Au lecteur 13

MOISSON DE VIE

I Gerbes Vertes — La Candeur

Le berceau 21
La jeune mère 24
Le premier pas 26
Deux rayons 28
L'enfant en prière 30
Larmes sucrées 31
La semence 33
Bonheur d'enfant 35
Communiants de mai 37
Plus tard, tu comprendras 39
Entre deux rives 41

II GERBES BLONDES — LE RÊVE

	PAGES
L'été revient	49
Fleur d'amitié	51
L'inconnu	52
Je rêve	55
Les voix	57
Bénie soit la Vie	60
Rêve et fumée	63
Nuages et désirs	66
Deux mondes :	
I L'Univers	68
II Le Coeur	70
Toujours	72
L'amour repasse	74
L'anneau	78
La brume	80
La fiancée	82

III GERBES DORÉES — LA PLÉNITUDE

L'hyménée	87
Son foyer	89
Les cloches chantent	92
Acrostiches	94
D'autres soucis	95

PAGES

Fécondité 97
Le divin glaneur 101
Stances à la souffrance 105
Consolation 109
Larmes et goutte d'eau 111
Soirée d'automne 113
Les feuilles tombent 115
Les flots 117
Une ombre a passé 119
Au cimetière 124
Eadem lex 126
Il neige 128
Recueillement 130

IV GERBES BLANCHES — LE DÉCLIN

L'inévitable 135
Gais bûcherons 137
Enigme 139
Nuit de Noël 141
Battements rythmés 145
La bénédiction 147
La bénédiction 147
Verba sacra 149
Dans l'ombre 151
Sans retour 153

PAGES

Silence blanc..... 155
Au coin du foyer..... 157
Le vieillard..... 162
Sur la fosse..... 164